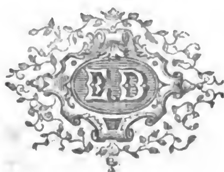
SOUS LES TOITS

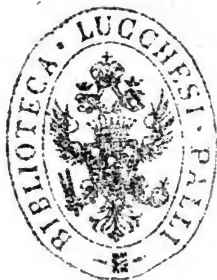
VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. JULES PRÉVEL

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Déjazet, le 4 novembre 1863.





PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens.

—

1863



PERSONNAGES :	ACTEURS :
PAUL VERDIÈRE, peintre	MM. LERICHE.
PASCAL VERDIÈRE, son oncle.	TOURTOIS.
TROTTIN, concierge	DAILLY.
UN GARÇON DE BANQUE.	LEMASSON.
CORALIE, grisette.	Mlle NELSON.

La scène se passe de nos jours.

SOUS
LES TOITS

Le théâtre représente une chambre d'artiste, peu meublée. Sur les murs, deux ou trois tableaux ; au fond à droite, un chevalet ; au second plan, même côté, porte latérale. A gauche, une malle, un carton à chapeau. Au second plan, même côté, une petite porte. — Au fond, à gauche, porte d'entrée. — Au fond, à droite, une fenêtre ; près de cette fenêtre, une table avec des gravures coloriées, une boîte de peinture, des pinceaux, etc... Le toit de la chambre est incliné vers le fond de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, TROTTIN.

Au lever du rideau, ils entrent par la porte du fond.

PAUL *, avec colère.

Tenez! voulez-vous savoir mon opinion sur votre compte?.. Vous n'avez pas de cœur !

TROTTIN.

Pas de cœur ?

PAUL.

Non, vous n'en avez pas. Et je le dirai partout : Le père Trottin, concierge, rue Bleue, 17, n'a pas de cœur!

TROTTIN.

Est-ce ma faute, à moi, si vous vous absentez pendant quatre mois sans donner de vos nouvelles ?...

PAUL.

Avant de partir, ne vous avais-je pas dit que j'allais visiter la Suisse?

* Paul, Trottin.

TROTTIN.

C'est vrai! Mais je ne savais pas si vous en reviendriez. — Chaque année, il y arrive tant d'accidents... Des Anglais qui dégringolent dans les précipices!

PAUL.

Des Anglais, possible! mais des peintres, jamais!... Nous autres artistes, nous connaissons toutes les cascades... Enfin, c'était un voyage auquel je rêvais depuis longtemps... Il y a six mois, mon coquin d'oncle se laisse attendrir... je finis par lui tirer une carotte de trois mille francs... trois mille, hein! Il n'y avait plus à craindre de mourir de faim sur le Righi!... Je pars seul, joyeux, d'un pied léger. Je passe quatre mois délicieux dans la patrie de Guillaume Tell; je visite les chalets; je m'habitue peu à peu au ranz des vaches..... Dans les premiers temps, c'était dur!... J'escalade les pics les plus élevés, je dessine des paysages merveilleux, je croque des sites ravissants; je me promène, je ne fais de mal à personne..... Puis, lorsque les trois mille francs sont dépensés, je reviens à Paris, et quand je passe devant sa loge, le père Trottin s'écrie en m'apercevant : « Tiens! vous n'êtes pas mort!... Ah! ça m'étonne! » (Avec une grosse voix.) Et j'apprends que vous avez loué ma mansarde à un nouveau locataire!...

TROTTIN*.

Dame! c'est le propriétaire qui...

PAUL.

Taisez-vous! Si je n'étais pas revenu, ne saviez-vous pas que, moi aussi, je suis propriétaire... d'un oncle fort riche, un des principaux vignerons de la Bourgogne...

TROTTIN.

Oui, mais si avare!...

PAUL, avec colère.

Hein?

TROTTIN.

Quand je dis avare, ce n'est pas le mot; seulement, il est chiche... En voilà un qui ne croquerait pas pour trois mille francs de paysages!...

PAUL.

Et la dignité de la famille?... Les dettes des neveux ne sont-elles pas sacrées pour les oncles?

TROTTIN, hochant la tête.

Oh! sacrées!...

PAUL, brutalement.

Je ne vous demande pas votre avis. D'ailleurs, tout ce que vous pourriez dire ne vous rendrait pas mon estime... Je vous hais, ingrat vieillard, et je souhaite que votre nouveau loca-

* Trottin, Paul.

taire rentre tous les soirs après minuit... au moment où vous dormirez le mieux dans les bras de Morphée...

TROTTIN, avec dignité.

Monsieur, je ne connais pas d'autres bras que ceux de Perpétue, mon épouse légitime.

PAUL, à part.

Est-il bête! (Regardant autour de lui.) Mais il me semble que mon successeur n'est pas encore installé?...

TROTTIN.

Parbleu! il n'a pas eu le temps..... c'était hier le 8 juillet!

PAUL, avec effroi.

Le 8 juillet, dites-vous!... Le 8 juillet!

TROTTIN.

Dame! C'est aujourd'hui le 9... et à moins que...

PAUL.

Ah! malheureux! mais alors j'ai une lettre de change de quinze cents francs à payer aujourd'hui.

TROTTIN.

Bah!... Et vous n'en avez pas les fonds?

PAUL, vivement.

Voudriez-vous me les avancer?

TROTTIN.

Avec quoi? grand Dieu! Ma fille me ruine en leçons de chant... Allons, allons, monsieur Paul, il faut vite enlever le reste de vos bibelots... La personne qui vous remplace peut rentrer d'un instant à l'autre... Et je ne veux pas qu'elle vous trouve ici...

PAUL, poussant un soupir.

Quitter cette pauvre mansarde! Depuis deux ans j'y travaillais avec tant de courage! Ah! tenez, père Trottin, vous n'avez aucune poésie dans l'âme!

TROTTIN.

La poésie, c'est des bêtises! Voyons, monsieur Paul, pas d'attendrissement intempestif!... Tenez, je vais vous aider à décrocher vos images. (Il monte sur un siége, et pendant que Paul enlève le chevalet, il décroche les tableaux.)

PAUL.

Surtout, pas de maladresse!... Allez-y délicatement!

TROTTIN, à part.

Ne dirait-on pas que ce sont des chefs-d'œuvre?..... (Poussant un gros soupir.) Ah! mon Dieu!

PAUL.

Plaît-il?

TROTTIN, regardant un des tableaux.

Oh! c'est joli, joli!... Voilà un clair de lune superbe!... Ça

* Paul, Trottin.

ferait fièrement bien dans ma loge, au-dessus de la cheminée... Vous savez, entre le *Juif errant* et *Paul et Virginie ?*

PAUL.

Bah !...

TROTTIN, avec cajolerie.

Dame, monsieur, quand on se quitte, on se laisse des petits souvenirs.

PAUL.

Allons, gardez ce tableau... je vous le donne...

TROTTIN.

Merci, monsieur ! (A part.) C'est dommage qu'il n'y ait pas de cadre !...

PAUL.

Allons, je n'oublie rien..... Partons..... je ferai prendre le reste plus tard ! (Ils se dirigent vers la porte du fond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CORALIE *.

CORALIE, fredonnant en dehors.

Comme la fauvette
Toujours guillerette...

PAUL, s'arrêtant tout à coup.

Cette voix !...

CORALIE, entrant, un petit paquet sous le bras.

Ouf... me voici chez moi !...

PAUL, laissant tomber son chevalet.

Quoi ! c'est vous, mademoiselle Coralie ?...

CORALIE.

Tiens !... M. Paul !... Ah ! comme on se retrouve !

TROTTIN, à part.

Ils se connaissent ?... (Il s'occupe à enlever les tableaux.)

PAUL.

Vous êtes ici chez vous ?...

CORALIE.

Mais oui, depuis hier. Et vous ?

PAUL.

Moi, c'est depuis que vous êtes ici chez vous que je n'y suis plus chez moi.

CORALIE.

Ça vous dérange ?

* Paul, Coralie, Trottin.

PAUL.

Un peu. Oh! moi, je n'aime pas à déménager; ce n'est pas comme vous.

CORALIE.

Comme moi?

PAUL.

Dam! Il y a trois ans, ne demeurions-nous pas porte à porte, au sixième étage, rue d'Enghien?

CORALIE.

C'est vrai!

PAUL.

Nous étions d'excellents voisins, d'excellents amis. Vous veniez souvent me regarder travailler, et comme vous étiez enlumineuse, je vous donnais quelque fois des conseils...

CORALIE.

C'est vrai!

PAUL, vivement.

Etes-vous toujours enlumineuse?

CORALIE.

Certainement!

PAUL, à part.

Ah! tant mieux!... (Haut.) Puis, un beau jour, vous disparûtes tout à coup sans me dire adieu!...

CORALIE.

Oui, je venais de recevoir une lettre du pays, ma tante était malade, bien malade, je partis... Trois mois après, je revins à Paris avec le petit héritage que m'avait laissé ma pauvre tante; alors, j'allai me loger dans une autre rue.

PAUL.

Et pendant plus de deux ans, nous ne nous sommes pas rencontrés. Hein? comme le hasard est bête!

CORALIE.

Pas si bête, puisque... aujourd'hui... (Trottin sort.)

PAUL.

Oui, mais c'est encore pour nous séparer. Le père Trottin n'a pas d'autre appartement.

SCÈNE III

PAUL, CORALIE, puis TROTTIN. *

PAUL, à part.

C'est que maintenant, je n'ai plus du tout envie de m'en aller... Oh! mais, du tout, du tout..

* Paul, Coralie.

CORALIE, à part.

Pauvre garçon! Ça lui fait de la peine de quitter sa petite chambre.

PAUL.

Ainsi, mademoiselle Coralie, vous me permettez de venir vous voir?

CORALIE.

Mais sans doute!...

PAUL.

Mais si j'allais vous aimer?*

CORALIE.

Ça ne m'effraie pas... D'ailleurs, n'êtes-vous pas libre d'aimer qui bon vous semble? seulement, si c'est moi!...

PAUL, l'interrompant.

Parbleu!...

CORALIE.

Dame! J'avoue que vous pourriez plus mal choisir... mais enfin, vous savez, l'amour... ça distrait... ça empêche de travailler... et riches comme nous le sommes tous les deux... nous n'avons pas le temps de nous croiser les bras et de nous regarder sans rien faire...

PAUL.

Au contraire!... L'amour, chez les pauvres artistes, est un stimulant précieux... c'est lui qui enfante les chefs-d'œuvre!

CORALIE, riant.

Et les clairs de lune, n'est-ce pas? (Regardant au fond.) Tiens! vous l'avez emporté, celui qui était là?... **

PAUL.

Oui, je l'ai donné au père Trottin.

TROTTIN, dans l'escalier.

Eh bien! monsieur, venez donc, je vous attends. ***

PAUL, à part.

Que le diable l'emporte!... (à Coralie.) Au revoir, ma bonne petite amie!...

CORALIE.

Au revoir, monsieur Paul.

PAUL.

Pensez à moi de temps en temps.

CORALIE.

Je vous le promets.

PAUL.

Bien vrai?...

* Coralie, Paul.
** Paul, Coralie.
Trottin, Paul, Coralie.

CORALIE.

Je vous le jure.

PAUL.

Merci, à bientôt ma petite amie, à bientôt !

Air : *Schotisch de Camille Michel* (Almanach comique.)

Au rendez-vous je s'rai fidèle,
Car tout ici (*bis*) comble mes vœux,
Et je viendrai près de ma belle
Lire mon sort (*bis*) dans ses beaux yeux !

ENSEMBLE.

CORALIE.

Au rendez-vous il s'ra fidèle,
Car tout ici (*bis*) comble ses vœux,
Puis il viendra près de sa belle
Lire son sort (*bis*) dans mes beaux yeux.

PAUL.

Au rendez-vous je s'rai fidèle... etc..., etc...

(Il lui envoie un baiser et sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV

CORALIE, seule.

C'est singulier !... Autrefois, dans nos longues causeries, il ne m'avait jamais parlé ainsi... jamais ses yeux ne m'avaient regardée avec tant de tendresse... jamais sa voix ne m'avait paru aussi douce... Et moi-même... oui, c'est vrai ! jamais je n'ai eu autant de plaisir à retrouver un ami... jamais je ne me suis sentie plus émue et plus heureuse en même temps.

Air : *Hier je dormais là.*

I.

Au trouble qui m'agite,
Non, je ne comprends rien.
Mon cœur tremble et palpite,
Je l'interroge en vain.
Jadis folle et joyeuse,
Je chantais nuit et jour;
Pourquoi suis-je rêveuse ?
Est-ce l'amour ?

II.

Ah ! l'étrange mystère !
Je frissonne, j'ai peur...

Seule sur cette terre,
Je suis sans défenseur,
Jadis folle et joyeuse, etc..., etc...

Est-ce que moi aussi ?... (Réfléchissant.) Oui, je l'avoue, c'est un brave jeune homme... jamais, pendant que nous étions voisins, je n'ai entendu la moindre paire de bottines s'arrêter à sa porte... Peut-être est-il moins volage que ses camarades !... Pourtant, les peintres, c'est comme les oiseaux... ça perche très-haut, très-haut, afin de pouvoir s'envoler plus facilement... (Poussant un soupir.) Enfin !...

SCÈNE V

CORALIE, PASCAL.*

PASCAL, du dehors, une valise à la main.

Laissez-moi tranquille !... Je vous dis que c'est ici... je reconnais la porte (Entrant sans voir Coralie.) Je vais donc l'embrasser, ce mauvais sujet !... (Apercevant Coralie.) Une crinoline ?... une crinoline chez mon neveu ?... Ah ! le Sardanapale !...

CORALIE.

Que désirez-vous, monsieur ?

PASCAL.

Ce que je désire ?... (A part.) Tiens ! elle est gentille !... (Haut.) D'abord, je ne serais pas fâché de me débarrasser de ce colis. (Il dépose sa valise.)

CORALIE, à part.

Cet étranger prend ma chambre pour une auberge ! (Haut.) Mais, monsieur, je voudrais bien savoir à quel titre ?...

PASCAL.

Ah ! mon Dieu ! c'est bien simple ! je suis son oncle !

CORALIE, avec calme.

Son oncle ?

PASCAL, à part.

On dirait que je ne lui fais pas peur !... Après tout, ces petites parisiennes ont un aplomb. (Haut.) Alors, ça ne vous fait rien que je sois son oncle ?

CORALIE.

Son oncle ?... A qui ?

PASCAL, à part.

Elle a l'air de ne pas comprendre !... Fiez-vous donc à ces petits minois-là !... (Haut.) Bref, ma petite !...

* Coralie, Pascal.

CORALIE, avec dignité.

Monsieur !...

PASCAL, reprenant.

Bref, mademoiselle, puisqu'il faut tout vous dire, je me nomme Pascal Verdière... (Mouvement de Coralie.) Ah ! je vois que vous connaissez ma famille. Eh ! mon Dieu, nous avons tous été jeunes !... je comprends jusqu'à un certain point qu'un jeune homme fasse des fredaines de vingt à vingt-cinq ans !... mais passé cet âge-là, on doit dire adieu aux amourettes, penser à devenir un homme, se rendre utile à son pays, d'une façon ou de l'autre, en cultivant la vigne ou en barbouillant des toiles, peu m'importe !... Or, Paul aura vingt-six ans, vienne la Saint-Michel !... Il faut qu'il soit en état de faire mon portrait pour la prochaine Exposition... Je veux bien être exposé... au Salon, mais je ne veux plus l'être à trouver des cartons à chapeau chez lui... voilà !

CORALIE.

Ainsi, monsieur, vous croyez ?...

PASCAL, regardant la malle et le carton à chapeau.

Dame ! je crois ce que je vois !... Ah ! mais, je ne suis pas un oncle comme les autres, moi !...

CORALIE.

Eh bien ! je vous jure...

PASCAL.

Oh ! ne jurez pas !... moi d'abord, je n'aime pas les menteries, et je vous préviens que je ne crois pas un mot de ce que disent les femmes... surtout les parisiennes ! (Brusquement.) N'est-ce pas que la Suisse est un joli pays ?

CORALIE.

La Suisse ?... Que voulez-vous dire ?

PASCAL, d'un air ingénu.

Vous n'y êtes pas allée ?

CORALIE.

Non, jamais !

PASCAL, à part.

Elle n'est pas allée en Suisse !... Elle ose me le soutenir, à moi, qui ai payé les frais du voyage !... trois mille !... rien que ça !... (Haut.) Ah ! ça, parce que j'arrive de la Bourgogne, vous me prenez pour un naïf vigneron... et vous espérez, avec votre petit air candide, faire croire au bonhomme tout ce qui va vous passer par la tête... Ah ! mais non !... je ne suis pas si engourdi que j'en ai l'air... Vous êtes allée en Suisse avec mon neveu...

CORALIE, avec force.

Non !

PASCAL, continuant.

Vous êtes ici chez mon neveu...

CORALIE.

Non !

PASCAL.

Non ?... vous osez dire non !...

CORALIE *, de même.

Parce que c'est faux !

PASCAL.

Ah ! c'est trop fort !

CORALIE, s'apaisant.

Eh bien ! tenez, puisque vous êtes si entêté, j'avoue tout... oui, je mentais... oui, la Suisse est un joli pays... j'y suis allée avec monsieur Paul... et nous y retournerons !... Oui, je suis ici chez lui... et j'y reste !... Après ?... (Elle s'assied sur la malle.)

PASCAL.

Après ?... après ?... Eh bien ! c'est moi qui vais descendre à l'hôtel... je cours y porter ma valise, mais je reviendrai frotter les oreilles de M. Paul **, et nous verrons si ça lui fera plaisir... Mademoiselle, j'ai bien l'honneur... (Il sort en emportant sa valise.)

SCÈNE VI

CORALIE, seule.

En voilà un vieux fou !... Essayez donc de faire entendre raison à ces gens-là !... C'est qu'il me prend pour... Et moi qui ai eu la sottise de lui laisser croire... ce qui n'est pas... Ah ! ma foi, tant pis !... je n'y tenais plus... D'ailleurs, que serait-il arrivé si j'avais toujours protesté de mon innocence ?.. Plus j'aurais parlé, moins il m'aurait écoutée... Ah ! les oncles de Bourgogne... quelle engeance !... Pourvu que je puisse prévenir monsieur Paul avant qu'il n'ait vu son oncle !...

SCÈNE VII

CORALIE, PAUL ***.

PAUL, entrant brusquement par la porte à gauche.

C'est moi !

CORALIE, poussant un cri.

Ah !... vous m'avez fait peur... je croyais cette porte condamnée...

* Pascal, Coralie.
** Coralie, Pascal.
*** Coralie, Paul.

PAUL.

Elle le sera quand vous voudrez ! Je vous en apporte la clé... (Il la lui donne.) A vrai dire, je ne l'avais gardée que pour avoir un prétexte de revenir plus tôt...

CORALIE.

Alors, je ne vous gronderai pas... Mais ne parlons plus de cela... Il s'agit de tout autre chose... Connaissez-vous monsieur Pascal Verdière ?

PAUL.

Parbleu !... c'est mon oncle !

CORALIE.

Eh bien ! moi aussi, je le connais.

PAUL.

Bah ! depuis quand ?

CORALIE.

Depuis un quart d'heure.

PAUL.

Vous l'avez vu ?

CORALIE.

Il est ici.

PAUL.

Ah ! comme il tombe bien, le malheureux !... j'ai une lettre de change de quinze cents francs à payer aujourd'hui.

CORALIE.

Oui, mais il ne la paiera pas.

PAUL.

Je voudrais bien voir ça, par exemple !...

CORALIE.

Vous le verrez !

PAUL.

Qui vous le fait supposer ?

CORALIE.

Sa colère.

PAUL.

Contre qui ?

CORALIE.

Contre vous.

PAUL.

Pourquoi ?

CORALIE.

Parce qu'il croit que... nous nous aimons.

PAUL.

Eh bien ! N'en avons-nous pas le droit ?... Ne sommes-nous pas maîtres de nos affections ?

CORALIE.

C'est ce que je me dis.

PAUL.

Mais oui, nous nous aimons, et de tout notre cœur, n'est-ce pas ?

CORALIE, s'oubliant.

Oh ! oui, de tout notre cœur... !

PAUL.

Chère Coralie, je sens là que mon bonheur ne dépend que de vous (A ses genoux.) Dites-moi encore que vous m'aimez, et rien ne pourra plus nous séparer ! (Il lui baise la main.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, entrant par la porte du fond.

Ah ! ah ! mes gaillards, je vous y prends... (A Paul) Bonjour, monsieur !...

PAUL, courant vers lui.

Bonjour, mon oncle !.... Ah ! combien je suis heureux !.... (Il s'élance vers Pascal.)

PASCAL, le repoussant.

Oui, oui, je m'en doute... Hein ? vous ne m'attendiez pas... monsieur ?

PAUL.

C'est vrai, mon bon petit oncle, mais croyez bien que je suis enchanté...

PASCAL, éclatant.

Malheureux !... tu t'endors dans les délices de Cordoue !...

PAUL.

Mon petit oncle, je vous en supplie, écoutez-moi !

PASCAL.

Si j'écoutais quelque chose, ce serait ma colère, et je te donnerais ma malédiction !

PAUL.

Gardez-la pour une autre fois !... Tenez ! Nous ne pouvons nous expliquer ici.... devant mademoiselle !... Allons chez moi !...

PASCAL.

Où ça, chez toi !

PAUL.

Rue Montholon, tout près d'ici.

PASCAL, avec colère.

Tu as deux appartements, à présent ? celui-ci ne suffit pas

* Coralie, Pascal, Paul.

à monsieur? Ah! je ne m'étonne plus que les voyages en Suisse coûtent si cher... Trois mille, — rien que ça?

PAUL.

Mais, mon oncle, je ne suis pas ici chez moi.

PASCAL.

Alors, fais-moi le plaisir de prendre la porte. — (Avec ironie.) Va chez toi... rue Montholon... j'irai t'y rejoindre dans un instant... quand j'aurai causé sérieusement avec mademoiselle Coralie. (A part) Coralie!... Peut-on aimer une femme qui s'appelle Coralie!

CORALIE, bas, à Paul. *

Allez-vous-en!

PAUL, de même.

Vous le voulez?

CORALIE, montrant Pascal.

Il le faut, puisqu'il l'exige, mais soyez tranquille, quand nous serons seuls, je lui parlerai avec tant d'éloquence...

PASCAL, à part.

Les voilà qui causent tout bas, ils complotent encore des menteries... (Haut.) Eh bien?

PAUL, à Pascal.

Je m'en vais, puisque vous l'ordonnez.

PASCAL, avec dignité.

A la bonne heure! (Paul sort en faisant des signes à Coralie.)

SCÈNE IX

PASCAL, CORALIE. **

PASCAL.

Maintenant, à nous deux, mademoiselle, et tâchez de m'écouter sans vous évanouir.

CORALIE.

Je ne m'évanouis jamais!

PASCAL.

Vous avez raison. Ça fait perdre un temps précieux, et la vie est si courte à présent!... pour les vieillards surtout!...

CORALIE.

Voyons, monsieur, parlez, je vous écoute.

PASCAL.

Voici ce que je veux!

CORALIE.

C'est un ordre?

* Coralie, Paul, Pascal.
** Coralie, Pascal.

PASCAL.

Parfaitement! Je veux que vous disiez à mon neveu, devant moi, à mon nez, à ma barbe, une phrase usitée en pareille circonstance...

CORALIE.

Quelle phrase?

PASCAL.

Celle-ci... retenez-la bien: « Tout est rompu, mon gendre!...» (Se reprenant) Non, pas mon gendre!... « Tout est rompu, monsieur. »

CORALIE.

Moi, je dirai ça?... jamais! jamais!

PASCAL.

Mais, alors, vous l'aimez donc, ce flibustier?...

CORALIE.

Hélas!...

Air nouveau.

Aux accents de sa voix si tendre,
Aux regards de ses yeux si doux,
Mon pauvre cœur a dû se rendre,
Il s'est rendu, pardonnez-nous!
Ah! si près du Ciel et des anges
Dieu réunit deux amoureux,
C'est que, pour chanter ses louanges,
Deux anges manquaient dans les cieux!

PASCAL, à part.

Allons!... allons!... Il n'y a plus qu'un moyen d'arracher mon neveu aux griffes de ce petit démon-là!... Essayons-en! (Haut) Mais vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé l'an dernier?...

CORALIE.

Non.

PASCAL.

Eh bien! Voici la chose... (A part) Qu'est-ce que je vas lui dire?... (Haut) Un soir qu'il avait soif, il était entré pour prendre une chope dans un café-concert... Il s'assied, ne boit que la moitié de son bock, et tombe amoureux de l'une des chanteuses... Vous savez, celle qui chantait si bien (Chantant):

« Petit oiseau, venez sur ma fenêtre. »

CORALIE.

Etait-elle jolie?...

PASCAL.

Ça dépend... de profil, elle n'était pas mal... mais de face... ah! de face!... Bref, pendant six mois, il revint tous les soirs s'asseoir à la même table, boire le même bock... c'est-à-dire,

non, ce n'était pas tout à fait le même... Enfin, il tomba malade, il eut une fièvre cérébrale, et quand il fut guéri, il était fou !...

CORALIE.

Il ne l'est plus maintenant !

PASCAL

Oh ! c'est bien autre chose à présent... Son médecin m'a écrit qu'il avait encore des accès. — Et, ma foi ! quand ça le reprend, il brise tout. — Est-ce qu'il ne vous a pas encore battue ?... Non ?... Eh bien ! patience ! vous ne perdrez pas pour attendre !

CORALIE.

Il bat les femmes ?...

PASCAL.

S'il les bat ?... Ah ! le malheureux, s'il ne faisait que les battre ?... Il a pendu deux grisettes et empoisonné trois marquises, dont une baronne !...

CORALIE.

Pas possible !

SCÈNE X

LES MÊMES, UN GARÇON DE BANQUE, puis PASCAL ET LE GARÇON DE BANQUE, seuls. *

LE GARÇON DE BANQUE, entrant avec un papier à la main.

Monsieur Verdière, s'il vous plaît ?

PASCAL, très-poli.

C'est moi, monsieur !... Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE GARÇON.

Veuillez payer cette lettre de change de quinze cents francs.

PASCAL.

A qui ?

LE GARÇON.

Mais à la Banque ! (Coralie entre à droite.)

PASCAL.

Souscrite à qui ?

LE GARÇON.

A monsieur Dinaufroid, restaurateur...

PASCAL.

Par qui ?

LE GARÇON.

Par vous, puisque vous vous appelez...

* Coralie, Garçon, Pascal.

PASCAL, avec majesté.

Pascal Verdière, monsieur, et non Paul !... En ces choses-là, les prénoms ont leur importance. — Je suis l'oncle de mon neveu... entendez-vous ?... S'il fait des bêtises et des lettres de change, je tolère les unes, mais je ne paie pas les autres... Ah ! mais, je ne suis pas un oncle comme les autres, moi !...

LE GARÇON.

Ah ! — Alors, vous savez la loi... si monsieur votre neveu ne paie pas, coffré !...

PASCAL.

Coffré ?...

LE GARÇON.

Clichy-House ! — Train direct !...

PASCAL.

Tant mieux, ça lui apprendra... Ah ! mais, je ne suis pas un oncle comme les autres, moi !... (Il sort furieux.)

SCÈNE XI

LE GARÇON DE BANQUE, CORALIE. *

CORALIE, à part.

Ma foi... tant pis !... Tout mon petit héritage va y passer... (Haut.) Monsieur !...

LE GARÇON.

Mademoiselle ?

CORALIE.

Tenez ! voici la somme !... (Elle lui donne des billets de banque.)

LE GARÇON, à part.

Ah !... (Haut.) Merci, mademoiselle... voici la lettre de change... j'ai bien l'honneur... (Il sort.)

SCÈNE XII

CORALIE, seule.

Allons ! n'y pensons plus !... Me voilà aussi riche qu'autrefois... — Coralie, ma fille, il faudra travailler longtemps pour rattraper ça, mais, bah ! à quoi bon les laisser jaunir dans le fond d'un placard !... Les souris seraient venues les grignoter dans un jour de famine. Du moins, le pauvre garçon va être tranquille !

* Coralie, Garçon de banque.

SCÈNE XIII

CORALIE, PAUL. *

PAUL, entr'ouvrant la porte.

Eh bien ?

CORALIE.

Entrez, mauvais sujet !

PAUL, entrant.

Pourquoi ce titre ?

CORALIE.

Parce que vous avez de la chance comme tous les mauvais sujets.

PAUL.

Que voulez-vous dire ?... mon oncle ?

CORALIE.

Il est sorti furieux, mais il a payé les quinze cents francs !

PAUL, stupéfait.

Il a payé ?

CORALIE.

Il a payé !... En voici la preuve !... (Elle lui remet la lettre.)

PAUL, dansant, sautant, gesticulant.

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la !

Air : *Chaleur féconde.* (Montaubry.)

Ah ! le brave homme !...
Et voyez comme
En gentilhomme
Enfin il se conduit !
Dans ma détresse,
Par sa tendresse,
Sa gentillesse,
Vraiment, je suis séduit !
Payer mes dettes,
De côtelettes
Et d'omelettes,
Certes, c'est un beau trait !
Trait de génie,
Sans flatterie
L'Académie
Fièrement l'inscrirait !

REPRISE.

Ah ! le brave homme... etc..., etc...

* Paul, Coralie.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PASCAL *, entrant, sa valise à la main.

PAUL, se précipitant vers lui tout joyeux.

Ah! mon cher oncle, vraiment, je ne sais comment vous dire...

PASCAL.

En effet, monsieur, quinze cents francs de biftecks, c'est dur à avaler ; aussi, vous le voyez (Montrant sa valise)... je vous abandonne à vos débordements, je me calfeutre dans mon égoïsme, et je repars par le prochain convoi... sept heures trente...

PAUL.

Mais, au moins, vous me permettrez de vous remercier.....

PASCAL.

De quoi?

PAUL.

Oh! ne cherchez pas à me cacher une belle action qui vous honore : je sais tout, et je suis fier de vous!...

PASCAL.

Comprends pas!

PAUL.

Ah! combien vous êtes bon d'avoir payé!...

PASCAL.

Hein!... Mais je n'ai rien payé, sapristi! — Ah! mais non! Et je te préviens que tu t'endormiras demain à Clichy-House!

PAUL, lui montrant la lettre.

Allons donc! Voici la preuve du contraire.

PASCAL.

Ah! bah! Ma parole d'honneur, ce n'est pas moi. Je suis incapable... Je ne suis pas un oncle comme les autres, moi! ah! mais non!

PAUL, étonné.

Ah! (Il regarde Coralie, qui se trouble et rougit.) M'expliquerez-vous, mademoiselle?... (Coralie ne répond pas.)

PASCAL, à part.

Ah! la petite masque!.... Voyez-vous ça! C'est elle qui.... Fiez-vous donc à ces petits minois-là!..... C'est égal, elle est meilleure que moi pour mon neveu. (Avec dépit.) C'est une leçon qu'elle me donne..... Pauvre petite fille!..... Elle n'avait peut-être que ça dans sa tirelire..... — Oui, mais elle a autre chose : elle a du cœur! (S'approchant, à Paul.) Va-t'en **! (A Co-

* Pascal, Paul, Coralie.
** Paul, Pascal, Coralie.

ralie.) Mademoiselle, vous m'avez trompé. Je viens de prendre des renseignements. Il paraît que vous êtes une fille sage, rangée... C'est très-mal, cela... Non, c'est très-bien ; mais c'est très-mal de m'avoir laissé supposer... que...

CORALIE.

Quoi donc?

PASCAL.

Enfin, n'importe !... Vous l'aimez donc?,.. Là, bien décidément, vous n'avez pas peur d'être battue? Non..... (A part.) Elle n'a pas donné dans la folie. (Haut.) Allons, mariez-vous. Je remplacerai votre petit héritage par une pension solide..... (Il va pour embrasser Coralie.) C'est encore moi qui payerai ta lettre de change.

PAUL, arrivant entre eux deux et l'empêchant d'embrasser Coralie.

Non, pardon, mon oncle : celle-là, je me charge de l'acquitter moi-même.

CORALIE. *

Nous nous marierons dès demain.

PASCAL.

Il paraît qu'elle est pressée !

Air : *de l'Apothicaire.*

Vous le voyez, l'oncle grognon
Aux amoureux enfin pardonne,
Mais, en vérité, son pardon
De vous n'étonnera personne...

CORALIE.

Pour que les jeunes amoureux
Soient toujours heureux en ménage,
Messieurs, applaudissez ; pour eux
Je demande votre suffrage.

* Pascal, Coralie, Paul.

FIN.

31100

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.